

VU'

ESCALES / MANSET



DU 14 DÉCEMBRE 2017 AU 3 FÉVRIER 2018

jeudi – vendredi, 12h30 – 18h30
samedi, 14h – 18h30
Et sur rendez-vous du lundi au samedi

Galerie VU'
58 rue Saint-Lazare 75009 Paris
T +33 1 53 01 85 85
galerievu@abvent.fr
www.galerievu.com

Contact :
Bernadette Sabathier
T +33 1 53 01 05 11
M +33 6 18 92 92 78
sabathier@abvent.fr

Pour la deuxième fois, la Galerie VU' consacre une exposition à Manset. Compositeur et écrivain, la photographie est pour lui un prolongement de son univers, dont il vient de publier aux éditions Favre *Mansetlandia*, un livre qui rassemble un choix important de ses images. Souvenirs immobiles d'une trentaine d'années de voyages (entre les années 1970 et 1990), à travers l'Asie, l'Afrique, l'Europe ou l'Amérique, ces notes de mémoires vives ou taciturnes s'organisent sans unité de lieu ou de temps. Elles racontent la quête inassouvie et vertigineuse d'un ailleurs où les images, spontanées et ardentes, sont autant de notes visuelles, composant un monde d'espaces et de regards.

Face à cette somme de travail, de photographies accumulées pendant des décennies au cours de ses nombreux voyages, comment choisir ? Nous nous sommes assis ensemble et avons feuilleté le livre pour sélectionner quelques images – et d'autres, qui ne figurent pas dans l'ouvrage – tout en discutant de photo, de voyages et d'ailleurs.

Parmi les premières vues de l'ouvrage, l'une est prise depuis l'intérieur d'un bus. Il dit : *Celle-là, c'est une des quelques-unes qui représente pour moi l'espace. On monte dans le truc, c'est parti, ça démarre.*

Alors, tous les deux, on monte dans le truc, ça démarre, et il m'embarque dans ses images.

Je l'interroge sur le choix de la photographie de couverture, une orchidée posée au bord d'un hublot. *Elle est totalement anodine, elle pourrait ne pas être signée, ça pourrait être une pub pour je ne sais quel produit de beauté. Entre Pierre Loti et rien, il n'y a pas grand-chose. Ça ne veut pas dire que c'est Pierre Loti ou Maupassant ! mais il ne faut pas se fier aux apparences.*

Ne pas se fier à l'idée de facilité ? *Exactement. Parmi les quelques-unes que j'avais proposées à l'éditeur, il a choisi celle-là. Ça m'a tout à fait convenu, parce que c'est l'ouverture sur tout un futur proche de liberté, d'ouverture à la nuit...*

En effet, c'est le voyage, et c'est déjà beaucoup. Toutes ces bricoles et ces riens anodins que ses images retiennent, nous disent sans emphase cet enchantement du monde dont Manset se nourrit. Il parle avec une jubilation contagieuse et modeste.

J'ai voulu ne rien montrer... Je me méfie beaucoup des images voulant être des images. Ce livre ne voulait pas être un livre plastique, même si maintenant je me rends compte que j'ai un matériel original, mon propos vient après, à la relecture. Initialement au réveil, quand j'aligne les prises, je n'ai pas le souci d'imaginer faire quoique ce soit d'accrochable. Présentable certainement. [...] Dans un livre, mon propos était de raconter un univers totalement décousu, personnel...

Je l'interroge sur l'abondance de vues depuis des fenêtres de chambres ou de moyen de transports. Il dit : *Je vais te répondre d'un mot simple, tu vas comprendre, tu as aimé quelqu'un dans ta vie je pense, tu en as aimé peut-être même plusieurs, tu as mis une photo dans ton camé... bref, on a une photo de quelqu'un qu'on aime, c'est un visage. Là, c'est un visage. Tous ces endroits, je les aimés, je les aime, tels qu'ils étaient. Alors évidemment, boum, le bus démarre, on prend l'affaire comme on prendrait le visage de son aimée ou de son copain.*





– C'est un rapport amoureux aux lieux ? – *Evidemment. Moi je suis exclusivement dans ce rapport. C'est pour ça que j'exclue tout phénomène autre, je m'en fous, c'est instinctif, c'est aussi une manière de me répondre sur cette interrogation que j'ai toujours écartée, en même temps je ne dis pas « ce n'est pas lisible » mais en même temps je me prétends clinicien, mais c'est que justement si on parle de fascination, là tout à coup le subjectif disparaît, on s'en fout, ce sera toujours Botticelli, voilà.* – Tu qualifierais ta photo de sentimentale ou d'amoureuse ? – *D'amoureuse ! Oui, toujours...*

D'amoureuse en effet. Rues baignées de lumières, un sourire d'enfant aux yeux qui brillent, des objets silencieux, des repas symboles d'insatiables appétits de vivre, des chambres, des autoportraits, des images nocturnes à la fois cinématographiques et romanesques, le monde de Manset est là sous nos yeux.

J'ai cette chance, cette particularité, d'être comme si j'étais le possesseur de tout, que tout m'appartenait et surtout, que j'étais frère avec tout ça, il n'y a pas de différence, c'est pour ça que j'ai appris ce langage graphique, ésotérique... Je ne vivais pas dans la boue ou dans la crasse, je ne dormais pas là, mais néanmoins m'y asseoir, entrer parler, toucher regarder, ça me semblait inévitable, ni déstabilisant, ni problématique, je repartais sans le moindre sentiment de culpabilité, plutôt l'inverse, c'est-à-dire, en me demandant comment ne pas être né ainsi.

Cet assemblage d'images n'est pas une tentative d'autobiographie visuelle, il donne à voir une géographie mouvante et éclatée qui n'appartient qu'à lui. Un territoire photographique, mental et poétique, qui nous livre un Manset entier, vagabond et avide.



J'attends avant de finir mon grog avec un Doliprane 500.

Transpirer un peu plus pour essayer de faire évacuer cette fichue grippe avant le vol pour Fidji. Sinon le Deleter. Et je n'aime pas ça. Tout est juxtaposé, les vols s'enchaînent, se poussent les uns les autres, le moindre décalage pourrait laisser bloqué dans la zone pacifique, zone que j'ai voulu voir. Trouver alors les autochtones absolument rébarbatifs avec obligation de vérifier ça, car en réalité souvent très émouvants, pleins de charme. On s'en approche à les toucher. Et la gent féminine: tresses et dents de sauvageonnes. Tout ça dans la fournaise, cris de piafs sous toutes les branches, à quitter une pirogue au moteur envasé alors que la petite famille couverte de boue déferle. Le bonheur! Là on redevient pierre,

morceau d'écorce ou n'importe quoi d'inerte et de silencieux. Étui pénien, oui, pourquoi pas? J'aurais mes yeux et mes oreilles pour emmagasiner le feu d'artifice d'un bout à l'autre de la mappemonde. On sait: le sommeil ne vient qu'après avoir répertorié les mille et une bicoques au toit de traviole. Délice de ces évocations entre deux draps. En écartant le rideau de la chambre lilliputienne, à la Japon, genre de boîte à chaussures pour nain, j'ai vue sur la partie la plus pouilleuse de Oxford Street. De très mauvaise réputation, et quelques entrepôts transformés en saloon.

Manset





Revenu avec mes deux bananes noirâtres – le fruit du coin.

Il faudrait croire qu'ici même, les bananes ne peuvent pas se nourrir. Les miennes sont rachitiques, sèches comme un bout de buvard, pas plus grosses qu'un crayon. Devant le magasin hi-fi fermé, dans la rue pavée et en pente, noire comme un four, j'avais été suivi du regard par quelques ombres plus noires encore : les clodos évasifs placés à intervalles égaux devant la planche astiquée sur laquelle riz et poissons secs, viande rôtie ou bouillie et les brochettes parcimonieuses sont étalés.

Obligé de quitter le France avant dix heures en ayant cru pouvoir passer la nuit rue des Hydrocarbures. Je savais bien ne pas supporter : nuit arrivant toujours lentement, musique au loin, chaleur et nuées de moustiques que l'orage de cinq heures fait sempiternellement éclore. Sans compter le toit percé (pocok) sous lequel les bassines... Pour peu que la pluie persiste, le tambour des gouttes ne s'arrête plus, et là, interminable d'attendre.

Dans le bus, la préoccupation est d'observer : commentaires, existences apaisées et définitivement patientes, résignées au-delà de tout. On passe sans laisser de traces. C'est la nécessité : ne rien toucher, ne rien salir ni modifier à ce charbon malgache. Je me sens si mal lorsqu'on s'adresse à moi et qu'il s'agit au minimum d'être à l'écoute. N'avais-je pas rendez-vous avec une des amies d'Irène ? Où ça, devant le Terminus ? Raté pourtant pour des histoires de sac laissé dans la réserve du France et à récupérer dans le réduit du Colbert. Je ne sais. De va et vient en contretemps multipliés à la hauteur des milliers de marches d'un escalier de six fois douze dénivellations, tandis qu'à chaque échelon un gamin poussiéreux ficelé dans un sac grège se jette dans les jambes, implore, feule, gratte du doigt.

Biographie

Né à Saint-Cloud, Gérard Manset passe une partie de son enfance dans le XVIème arrondissement à Paris. Il intègre les Arts Décoratifs au début des années 60. La photo, le dessin, la peinture, l'écriture, la musique... tout le passionne. Parallèlement, il s'initie à quelques instruments, fréquente de façon périphérique la maison Philips.

Après la sortie remarquée, en 1971, d'un album concept oratorio intitulé *La Mort d'Orion*, il crée le Studio de Milan où sera réalisée, musicalement, une dizaine d'albums. Il est, également, tour à tour ingénieur du son, arrangeur, producteur, auteur et compositeur pour d'autres artistes. Durant les premières années du studio de Milan, il publie l'album *Y'a une route* qui comprend le titre *Il voyage en solitaire*. Ce succès est déstabilisant pour Manset qui décide d'entreprendre ce qu'il s'était, jusqu'ici, refusé de faire : voyager. Asie, Afrique, Brésil et Amérique Centrale, souvent en considérant comme nécessaire d'approcher les langues des destinations en question, particulièrement le thaï et l'indonésien à l'*Inalco** à Paris. Ces nombreux voyages l'inspirent pour ses albums, ses livres, mais aussi son travail photographique.

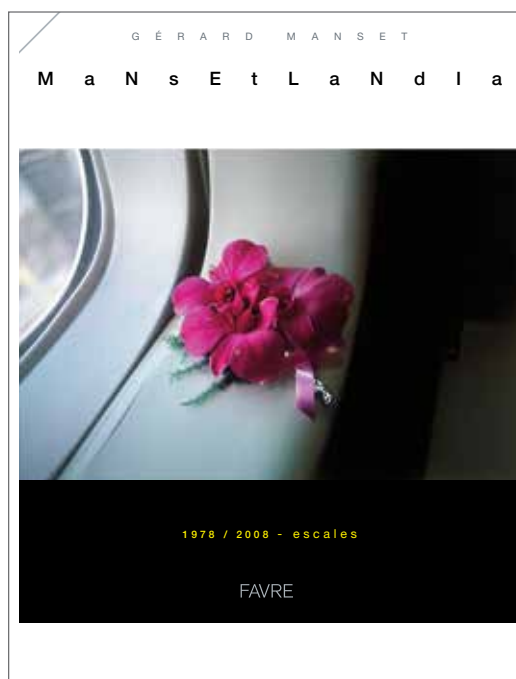
En 1996, Francis Cabrel et Alain Bashung initient un album hommage : *Route Manset* qui regroupe des titres interprétés par Françoise Hardy, Jean-Louis Murat, Salif Keita, Cheb Mami, entre autres.

Entre ses propres albums (19), Manset écrit pour Juliette Gréco (*Je jouais sous un banc*), Raphaël (*La mémoire des jours et Etre Rimbaud*), William Sheller, Florent Pagny... En 2008, il est au générique de l'album *Bleu pétrole* d'Alain Bashung avec 3 titres (*Comme un lego, Venus, Je tuerais la pianiste*) et de celui de Julien Clerc *Où s'en vont les avions* (*Frère, elle n'en avait pas, Une petite fée*). En 2010, il participe au cinquième album de Raphaël, *Pacific 231* et en 2011, sortent trois nouveaux titres signés Manset, interprétés et composés par Julien Clerc dans son album *Fou, peut-être*. Depuis, un album en forme d'oratorio avec des narratifs d'un roman de Pierre Louÿs et une immense patte sonore sur 10 titres : *Opération Aphrodite*.

En décembre 2016, la totalité des albums sont remasterisés dans un coffret *Mansetlandia*. En novembre 2017, ces albums sont commercialisés séparément sous 19 nouvelles présentations, comprenant l'album inédit en CD depuis plus de 30 ans, *Long long chemin*.

Très récemment, est paru au *Club de femmes les Cent* une un ouvrage de collection intitulé *La maison du lys de France*, un conte illustré par l'illustrateur belge, François Schuiten. L'ouvrage *Mansetlandia* qui accompagne l'exposition est publié aux Editions Favre.

* *Inalco* : Institut National des Langues et Civilisations Orientales



Gérard Manset
Mansetlandia
1978 / 2008 – escales
Editions FAVRE
608 pages – 17 x 21 cm – 44 €